

Corinne GRENOUILLET, *Usines en textes, écritures au travail. Témoigner du travail au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle*

Paris, Classiques Garnier, coll. Études de littérature des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles, 2014, 261 pages

Carole Bisenius-Penin

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10190>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.10190](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10190)

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 décembre 2015

Pagination : 314-315

ISBN : 9782814302716

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Carole Bisenius-Penin, « Corinne GRENOUILLET, *Usines en textes, écritures au travail. Témoigner du travail au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle* », *Questions de communication* [En ligne], 28 | 2015, mis en ligne le 31 décembre 2015, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10190> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10190>

---

La nature du récit occupe l'essentiel du plus long chapitre 8 (« De l'oral à l'écrit : un tournant anthropologique dans l'art du contage », pp. 126-160) qui s'oppose, là encore, à nombre d'idées reçues : « Le récit, et en particulier la fiction narrative, n'est pas une caractéristique dominante des interactions entre adultes dans les cultures purement orales (non-écrites). Les longues séquences narratives, qu'elles soient fictionnelles ou non, exigent des situations discursives spécifiques » (p. 157). En effet, si les récits de fiction courts sont destinés aux enfants, les « récitations plus longues, dans lesquelles l'élément narratif domine rarement, exigent à la fois un cadre rituel [...] et une validation de l'au delà » (*ibid.*). Outre l'absence de moyens mnémotechniques déjà vue, l'absence de longs récits fictionnels provient d'abord d'un rapport entre la vérité et la fiction distinct du nôtre : les contes ne sont pas considérés comme des mensonges puisqu'ils ne revendiquent pas la vérité, « mais cela n'en fait pas des vérités » (p. 128), et les seuls « récits véridiques sont ceux qui sont liés à la vie personnelle d'un individu » (p. 129). Les premiers récits longs sont sans doute issus de l'amalgame de récits courts (épopée de Gilgamesh) comme plus tard de l'enchaînement de divers récits (*Les Mille et Une Nuits*). Les récits de type épique apparaissent avec les intellectuels-griots et leur modèle est « fourni par la tradition islamique » (p. 133), Jack Goody rejoint ici les travaux de Denis Tedlock (*The Study on word and the work of interpretation*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1983) sur les Amériques : les seuls textes « épiques avec de longues suites de vers viennent de traditions populaires à l'intérieur de sociétés écrites » (p. 134).

L'écrit, lui, a permis le développement de technologies de l'intellect qui servent surtout à « apprendre à apprendre ». On trouve encore, certes, dans les sociétés de l'écrit, des « littératies restreintes » (p. 167), par exemple dans ces écoles coraniques où on passe tout son temps à apprendre par cœur un texte, « plutôt qu'à acquérir d'autres formes de savoir » ; on trouve encore d'autres formes d'apprentissage par cœur dont l'objectif est l'intériorisation de la parole sacrée ou divine ; on continue à considérer que le savoir « véritable » est le savoir qui, bien qu'écrit à l'origine, doit pouvoir être produit oralement à la demande « (p. 169, voir les formes de notre enseignement), mais le plus intéressant est que le texte écrit n'a pas mené à un déclin de l'oralité : on attend d'un orateur qu'il ne lise pas, mais parle (avec des notes au besoin) car cela semble plus « authentique ». C'est donc à l'importance de ce « lecto-oral » que conclut cet ultime recueil.

**Jean-François Tétu**

Élico, université Lumière Lyon 2, F-69000  
jf-tetu@orange.fr

**Corinne GRENOUILLET, Usines en textes, écritures au travail. Témoigner du travail au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle**  
Paris, Classiques Garnier, coll. Études de littérature des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles, 2014, 261 pages

Omniprésente dans l'espace public, comme dans l'univers médiatique, la notion de témoignage en tant que type de discours renvoyant à un « genre » narratif s'avère peu traitée par les études littéraires (Charlotte Lacoste, *Séductions du bourreau. Négation des victimes*, Paris, Presses universitaires de France, 2010), alors que l'impact du dispositif médiatique sur la fabrication de témoignages a été particulièrement bien cerné par les sciences de l'information et de la communication (Béatrice Fleury, Jacques Walter, dirs, *Carrières de témoins de conflits contemporains*, 3 volumes, Nancy, PUN-Éditions universitaires de Lorraine, 2013-2015).

L'objet testimonial est appréhendé par Corinne Grenouillet avec l'objectif central de saisir la nature et la portée des témoignages issus du monde du travail dans une perspective littéraire. Cependant, dans un souci de rigueur méthodologique et un effort récurrent de contextualisation, l'auteure alimente constamment son étude en se référant à de multiples emprunts disciplinaires (économie, sociologie, psychologie...). Ainsi, à partir d'une enquête sur des œuvres produites par des ouvriers/écrivains, tente-elle de dresser une typologie de la pluralité de ces types d'écrits, par le biais d'un inventaire de ces formes émergentes dans la littérature contemporaine. Il s'agit de cerner les contours d'un corpus clairement défini selon une unité thématique revendiquée (les textes traitant du travail en usines), mais qui induit d'emblée un jeu sur les frontières génériques de cette « écriture ordinaire » empruntant des formes multiples (témoignage documentaire, récit littéraire, essai...) et oscillant entre deux postures opposées (référentielle et littéraire).

Afin de bien saisir la spécificité de cette littérature sociale, l'auteure propose (pp. 22-42) un historique relatif aux traductions d'écriture du monde prolétaire. Elle montre comment les écrivains ouvriers se sont appuyés sur des éditeurs militants jusque dans les années 60, tout en profitant d'une tendance littéraire contemporaine centrée sur l'écriture du réel et d'un engouement critique et éditorial pour les « romans d'entreprise ». Grâce à une rapide typologie des sous-genres (roman de bureau, roman du centre d'appel, roman des travailleurs du nucléaire, roman de l'intérimaire ou du stagiaire, roman de la caissière) de cette catégorie littéraire, elle montre comment son émergence est reliée à un modèle identifié par Dominique Viart sous l'intitulé « récits de filiation »

(Jan Baetens, Dominique Viart, éd., *États du roman contemporain*, Paris, Éd. Lettres modernes Minard, 1999, p. 124) qui renvoie le lecteur à la posture même de l'écrivain contemporain, « entre témoignage entravé et offrande aux figures révolues de l'ascendance » selon Laurent Demanze (« Prologue », *Encres orphelines*, Paris, J. Corti, 2008).

Dans le deuxième chapitre (pp. 43-76), Corinne Grenouillet pose de manière pertinente la question du statut double de l'intellectuel-ouvrier et de la posture des « travailleurs écrivains » qui demeure tout autant ambiguë au sein du champ littéraire. Pour cela, elle retrace des parcours identifiés qui offrent au public un panel intéressant d'écrivains (Marcel Durand, Daniel Marinez, Robert Piccamiglio, Thierry Metz...) mêlant études d'œuvres et entretiens d'auteurs. L'analyse vise également à saisir la réception par le biais d'une confrontation des postures auctoriales à une analyse des réactions des lecteurs.

Le troisième chapitre (pp. 77-106) montre comment le témoignage ou le roman d'usine peut aussi être l'œuvre d'auteurs littéraires connus ou de journalistes qui réactivent la « parole collective » (p. 77) par le biais de l'enquête ou de la collecte d'entretien à l'instar de l'écrivain François Bon (*Daewoo*, Paris, Fayard, 2004) ou de la journaliste Florence Aubenat (*Le Quai de Ouistreham*, Paris, Éd. L'Olivier, 2010). Corinne Grenouillet s'interroge ici sur le journalisme d'immersion et comment l'enquête journalistique peut laisser place à un témoignage et à un récit plus littéraire. On remarque que l'enquête débouchant sur un travail d'écriture découle, dans la plupart des cas, de dispositifs dédiés aux médiations culturelles. En effet, l'auteure montre comment l'atelier d'écriture, tout comme la résidence d'auteurs sur un territoire sinistré, repositionne l'écrivain au cœur de la cité et affirme la fonction sociale de la création littéraire. Pour illustrer ses propos, elle se réfère notamment aux parcours de plusieurs auteurs animateurs d'ateliers en milieu marginal ou ouvrier comme Thierry Beinstringel, François Bon, Didier Daeninckx ou encore Leslie Kaplan. La résidence d'auteur comme l'atelier d'écriture permettent de tisser du lien avec les ouvriers et de procéder, selon Corinne Grenouillet, à une véritable « extraction de la parole » pouvant devenir matière littéraire dans le cadre d'une démarche artistique concertée.

Après cet effort de contextualisation, l'ouvrage se consacre à une étude précise de cette écriture du travail et de ses effets littéraires. Ainsi la chercheuse consacre-t-elle un chapitre (pp. 139-158) aux grands thèmes émergents de cette littérature (la grève, la

routine, l'accident, l'ennui, les plans sociaux, les friches industrielles...). Reliant fond et forme, elle s'attèle ensuite à déterminer des modèles génériques récurrents en retravaillant la frontière ténue entre écriture ordinaire, journalisme et littérature. Ainsi son analyse balait-elle de multiples catégories textuelles comme la chronique, le journal, le fragment, la nouvelle. Enfin, d'un point de vue plus linguistique, Corinne Grenouillet pose la question d'un « style ouvrier » (p. 204) qui met en exergue une critique de la « novlangue managériale » (p. 210) mise en scène par Marcel Durand (*Grains de sable sous le capot. Chronique de la chaîne à Peugeot-Sochaux*, Paris, Éd. La Brèche, 1990) et qui peut conduire à une véritable poétisation du monde l'usine identifiable chez Robert Piccamiglio (*Chroniques des années d'usine*, Paris, A. Michel, 1999).

L'intérêt principal de cet ouvrage réside donc dans son analyse fine et précise des subtilités de ces « récits d'expériences laborieuses » (p. 236) qui oscillent entre document, littérature, témoignage, fiction et distillent un éclairage fondamental sur le travail au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle.

**Carole Bisenius-Penin**

*Crems, université de Lorraine, F-57000  
carole.bisenius-penin@univ-lorraine.fr*

**Victor Hugo, *Hugo journaliste. Articles et chroniques***

Éd. prés. par Marieke Stein, Paris, Flammarion, coll. Garnier-Flammarion, 2014, 464 pages

Cette anthologie rassemble 69 articles, transcriptions de discours, lettres, journaux et pamphlets politiques rédigés par Victor Hugo (1802-1885) entre 1819 et 1878. Génie surtout connu et célébré pour son théâtre, sa poésie et ses romans, l'auteur de *Notre-Dame de Paris* (1831), *Hernani*, ou *l'honneur castillan* (1830) et de *Napoléon le Petit* (1852), il n'en a pas moins été député et, par conséquent, un tribun redoutable. Certains des textes réunis avaient déjà été publiés ailleurs, parfois même du vivant de l'écrivain, mais, comme l'indique son titre, l'avantage de ce nouveau recueil est de montrer – pour la première fois en un seul volume de format de poche – la dimension journalistique de l'œuvre hugolienne.

Le premier quart (pp. 51-200) regroupe des écrits de jeunesse ; le prolifique Victor Hugo n'avait pas encore 20 ans lorsqu'il commença à écrire, à partir de 1819, des critiques littéraires et théâtrales, mais aussi des chroniques dans *Le Conservateur littéraire*, journal à périodicité variable qu'il avait cofondé avec ses frères Abel et Eugène (pp. 53-125). Ce faisant, Victor Hugo réaffirme l'importance du compte rendu